

Histoire de bambous

Nouvelle Calédonie, Nouméa / 26°16'S 166°27'E / 2010

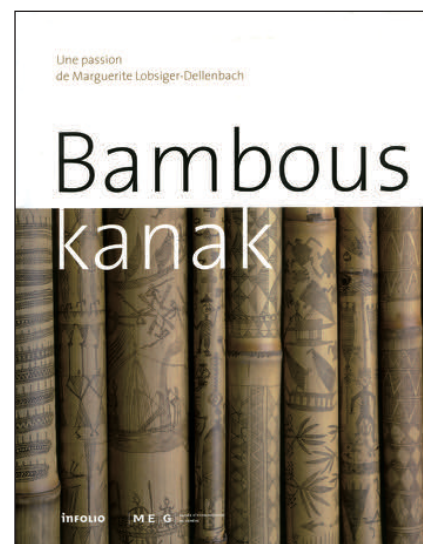
Des bambous et des ethnologues

«Bambous kanak - une passion de Marguerite Lobsiger-Dellenbach» : c'est, en 2008, l'intitulé de l'exposition principale annuelle du MEG - Musée d'ethnographie de Genève. L'ethnologue Marguerite Lobsiger-Dellenbach (1905-1992) - plus loin «MLD» - a été directrice du MEG de 1952 à 1967, et son travail sur les bambous kanak, son *magnum opus*. Ces bambous gravés se divisent en deux groupes, l'un de pièces comportant des motifs géométriques, ornementaux, et l'autre représentant des scènes de la vie quotidienne de manière très figurative, source unique d'information graphique sur la société kanak¹, de tradition orale. La fonction précise de ces artefacts est encore l'objet de spéculations de la part de quelques chercheurs. Objets de mémoire, les plus tardifs donnent d'intéressantes informations sur la perception que les Kanak eurent des Blancs dès leur arrivée sur l'archipel.

MLD était une cousine de Françoise; son époux Georges Lobsiger (1903-1988), géographe², s'impliqua aussi dans ce travail de longue haleine, reproduisant sur calques les graphies subtiles des bambous. Ils formaient un couple passionnant, qui participa à notre formation de voyageurs³. La conservatrice du département Océanie du MEG, commissaire de l'exposition, se prend de passion pour MLD, décryptant son travail et sa personnalité. Sans l'avoir connue, ses recherches l'amènent à la famille de Françoise; nous visitons l'exposition en sa compagnie. Fin 2009, elle nous informe que l'exposition va être montée à Nouméa / Nouvelle Calédonie, où, paradoxalement, ni MLD ni elle-même ne sont jamais allées; ce qui confirme que l'ethnologie peut être une activité de rats de bibliothèques. Que voilà donc un excellent motif à un nouveau voyage, dans une région où nous n'aurions pas été «de notre plein gré» (sic).

Aux confins

La Nouvelle Calédonie est aux confins du monde, quasi aux antipodes pour l'Europe⁴. Quatrième archipel en importance dans le Pacifique sud, à l'extrémité de la Mélanésie⁵. Territoire français où Air France, la compagnie nationale, ne va pas, à 1'500 km de l'Australie et 2'500 de la Nouvelle Zélande, pays développés les plus proches. La Nouvelle Calédonie est isolée; c'est géographiquement et historiquement, le trait dominant. Le peuplement s'est opéré de manière autonome, par un groupe isolé s'écartant des migrations parties de l'Asie du Sud-est pour aboutir à la Po-



«Bambous kanak. Une passion de Marguerite Lobsiger-Dellenbach». Roberta Colombo-Dougoud. MEG.2013.
Couverture, et photo de MLD à son bureau, années 1940.
(c) MEG.

lynésie. A l'écart des grands voyages maritimes du XVIIIe, c'est James Cook qui découvre accessoirement l'archipel en 1774 lors de son deuxième voyage. Il aborde au nord-est de Grande Terre, ne s'y attarde guère, son but est plus au sud. La Pérouse aurait fréquenté les parages avant son naufrage aux Iles Salomon en 1788. D'Entrecasteaux, parti à sa recherche en 1792, explore la côte ouest de la Grande Terre. Plus tard (1840), c'est Dumont D'Urville qui cartographie les Iles Loyauté. Curieusement, la Nouvelle Calédonie n'a pas été approchée par les naturalistes qui explorèrent au XIXe siècle en détails tant la Polynésie, la Mélanésie que la côte est australienne, en particulier les Darwin, Hooker, Huxley et Wallace; la Darwin's Armada, de Iain McCalman⁶.



Captain James Cook (1728 - 1779)
wikimedia



Contre-Amiral Febvrier-Despointes
(1796 - 1855)
(c)3.bp.blogspot.com

Genève-Zürich-Singapour-Sydney-Nouméa, c'est la suite de vols la plus directe trouvée pour s'y rendre. Débauche de ce mode de transport énergivore et polluant, au cœur des contradictions de notre société, en 2010, «Année de la biodiversité». Pour aller dans l'un de ses derniers sanctuaires. L'isolement de la Nouvelle Calédonie lui vaut de receler, sur ses îles et dans ses lagons, l'un des plus vastes ensembles de flore et faune endémiques.

Éclat de France

Venus des archipels polynésiens, vers 1840, des missionnaires protestants poursuivent vers la Mélanésie. De premiers Français catholiques arrivent, fin 1843, ils sont cinq. Sous la houlette d'un Monseigneur Guillaume Douarre (1810-1853), ils débarquent d'un navire de guerre. Les liens entre l'Église et l'État sont affirmés, on christianise à tour de bras, souvent de gros bras. L'amiral Febvrier-Despointes annexe la Nouvelle Calédonie en 1853. La colonisation française s'amorce et fait de cet archipel une terre d'exil, puis d'exploitation minière. Le territoire en est encore marqué.

Après l'escale anglo-saxonne à Sydney, la vivante capitale économique de l'Australie, dès l'atterrissage à Tontouta / Nouméa, c'est l'immersion dans un morceau de francitude, sous le vaste ciel du Pacifique. Drapeau tricolore de guingois, voiturettes de La Poste, et les gendarmes en bleu mode coloniale shorts trop courts. Le décor géographique avoisinant la capitale ne manque pas d'allure. Adossée au Monts Dzumac (1250 m.), dernier sommet au sud du Massif du Humbolt, une cascade de collines déroule ses rondeurs jusqu'à la plaine côtière; les verts se fondent dans les bleus, tous les bleus, les bleus sud du lagon. Le site de la ville a été

fort bien choisi par les colonisateurs. Un ensemble péninsulaire orienté nord-sud, composé de plusieurs bras, long d'une dizaine de kilomètres; tête urbanisée du territoire, donnant sur le lagon, parsemé d'îlots. De nombreuses et vastes baies, autant d'emplacements naturels pour l'aménagement de divers ports. Au nord-ouest, ceux consacrés aux transports et à l'industrie minière. C'est là qu'est situé l'important complexe de l'usine Doniambo, sur laquelle on butte dès l'entrée en ville, venant de l'aéroport. La vision quelque peu inquiétante des cheminées crachant jour et nuit des fumées orangées, ces silhouettes de hauts réservoirs et de tuyauteries complexes rappellent, en permanence, le rôle prépondérant du secteur minier⁷. S'ensuit le cœur de la ville, donnant sur la très belle Baie Moselle.

Nouméa fait ville du Midi de la France dans les années 1970. Pour centre l'aimable Place des Cocotiers, rectangle allongé en pente douce avec son kiosque à musique; tout est propre et fleuri. De là s'étend un modeste tissu urbain de rues bordées de petits immeubles disparates. Ponctuellement quelques bâtiments de l'époque coloniale, peu nombreux et trop éparpillés pour former un ensemble cohérent. Sur le front de mer, on vient de terminer une imposante gare maritime; ici comme ailleurs, politique et BTP font bon ménage. Aux pieds d'une colline (point de vue panoramique) la cathédrale catholique, et peu éloigné, le temple protestant. On sort rapidement de ce strict damier d'à peine 1,5 km² pour s'égarer dans une urbanisation aléatoire, petits immeubles et villas ordinaires, disposés au gré du relief qui va en s'accroissant remontant au nord. Les fronts de mer se succèdent au long des anses articulées, bien marquées, souvent séparées d'éperons rocheux. Marqués de façades de restaurants et d'hôtels d'architecture souvent hideuse, d'espaces de parkings, ces sites sont sauvés par la qualité de l'aménagement des rives, succession d'espaces publics, libres de constructions. Les édiles ont su résister à la spéculation immobilière, pour aménager de manière parfaitement homogène ces kilomètres de rives constituées de larges trottoirs, pistes cyclables et pelouses ombragées de cocotiers et tamaris.

Espaces de détente largement utilisés du matin au soir par baigneurs, promeneurs, joggers, cyclistes. La population, blanche essentiellement, semble profiter largement d'un climat des plus cléments - 25° de température moyenne toute l'année -, et d'un emploi du temps vraisemblablement assez lâche. Heureuse conjonction des 35 heures hebdomadaires de la France et du Pa-



Nouméa, carte d'ensemble
(c) svt.ac-noumea.nc



Nouméa, Place des Cocotiers



Nouméa, Gare maritime

cifique sud où le travail ne doit pas être une obsession. L'hédonisme semble être le *modus vivendi*, largement favorisé par les avantages économiques que la France dispense à ses expatriés⁸ dans les DOM-TOM. Loin de la morosité ambiante de la métropole, les Français d'ici auraient tord de se plaindre. Paradis d'activités nautiques, avec de nombreuses marinas et ports de plaisance, spots de planche à voile, surf et kites surf, il y en a pour tous les goûts et toutes les audaces. De bonnes infrastructures publiques, dans la belle tradition française, jusqu'ici, si loin.



Nouméa, Bibliothèque Bernheim

Au plan culturel, en ville, il y a la Bibliothèque Bernheim, aménagée en 1905 déjà, dans un charmant bâtiment d'époque coloniale, et le fantastique Aquarium des Lagons. Ses grands bassins vitrés jusqu'au sol et sa fascinante exposition didactique sur le monde des coraux. Créé par des privés en 1956, il a passé sous contrôle public, été récemment agrandi et réaménagé à grands frais. La République est coutumière de ces largesses. A quelques kilomètres du centre, c'est l'imposant Centre culturel Tjibaou; là, on donne franchement dans le grandiloquent. Grand geste architectural dû au talent de Renzo Piano⁹, *prima donna* de l'architecture internationale. Émergeant d'un corps de bâtiment bas, les silhouettes hardies, que l'on dit être inspirées de celle de la case traditionnelle Kanak - on y verrait plutôt celle des cases collectives de Nouvelle Guinée...- s'élèvent contre un ciel bleu violacé, dialoguant avec les alignements des pins colonnaires¹⁰. L'intégration au site est parfaite, sur une très belle presqu'île. Le «sentier kanak», parcours didactique dans un jardin subtilement traité entre nature et aménagements est agréable; mais on n'a pas envie de lire tous ces panneaux aux textes trop fins, la puissante végétation domine. Fin de parcours sur une petite esplanade, trois cases isolées sur son pourtour, illustrant trois types de l'habitat traditionnel kanak, un peu mince.

Revenant aux bâtiments, nous faisons rapidement le constat du syndrome de la coquille vide. Dans ces vastes espaces, dans ces «cases», d'allure puissante à l'extérieur et banalisées à l'intérieur, il n'y a que bien peu de choses à voir. A la bibliothèque, au shop, on voit le catalogue de l'exposition des bambous gravés du MEG, et on se dit qu'elle aurait participé à animer les lieux. Cette réalisation pharaonique, ostentatoire et luxueuse apparaît décalée, par rapport au maigre contenu, mais aussi, contextuellement, eu égard à la culture kanak, si secrète, proche de la terre, dont nous aurons confirmation lors du tour des prochaines semaines. Dans une interview, Christian Karembou, le sympathique ex-football-

leur français qui assume ses origines kanak, dit que les Kanak ont été des «écolos avant l'heure»¹¹.

La réalisation du Centre Tjibaou a été voulue par la France pour marquer la phase de pacification qui a mis un terme aux «événements» de 1984-1988¹². Manifestement, cette réalisation, décidée après les «Accords de Matignon», l'a été à des fins politiques, donnant un gage d'ouverture, «un sucre», aux Kanak. C'était aussi rendre hommage officiel et posthume à Jean-Marie Tjibaou¹³, la grande figure du mouvement pour l'indépendance de Kanaky. Le site du centre est implanté sur des terres de sa famille.

Kanak, Caldoches, Zoreilles

«Nous sommes français», rappellent les Kanak. Les différences de statut entre les descendants du peuple premier de l'archipel et les Français «de couleur blanche», les Caldoches, et les Zoreilles¹⁴, sont évidentes. Les blancs tiennent les pouvoirs, économique et politique. Les Kanak sont en majorité en situation de sous-développement, bien qu'ils jouissent des avantages du filet social du système français, et d'infrastructures largement réparties. Dans tous les coins du territoire parcouru de bonnes routes, nous verrons écoles, mairies, dispensaires, bureaux de postes et gendarmeries. Lignes d'autobus, électricité et téléphone quasi partout. L'archipel est bien desservi, la compagnie domestique, Air Calédonie, assure des vols fréquents et largement utilisés vers toutes les îles; cargos et ferries font de même avec marchandises et véhicules, que l'on trouve sur toutes les îles habitées.

On comprend que les postes clés de l'administration, des services, de l'industrie et du commerce sont en mains de Blancs. L'échec scolaire préoccupe les autorités, les médias en font état. L'exode rural vient grossir une population en précarité aux marges de la ville. Signes de sous-développement. La ségrégation sociale se perçoit fortement dans la «capitale», Nouméa. Nous utilisons les transports publics, ils sont fréquentés en majorité par les Kanak, les 4x4 rutilants comme les pimpantes voitures récentes sont hors de leurs moyens. Aux terrasses des établissements publics, sur les quais de Nouméa, la clientèle est quasi uniquement blanche. Il faut dire aussi que tout est cher ici, très cher, même en comparaison internationale. C'est d'ailleurs l'un des handicaps au développement du tourisme international.



Nouméa, Centre Tjibaou

Impression de colonialisme attardé également par le contraste dans le comportement des deux groupes de population. Des Blancs volontiers hâbleurs et sûrs d'eux-mêmes, et des Kanak discrets, tendant à raser les murs. Au chapitre des apparences, si tous les types de la population française sont assez également représentés¹⁵, les Kanak ont une physionomie typée. Mélanésiens, ils ont des ressemblances avec les aborigènes d'Australie. Haut degré d'intégration par contre dans la langue, les Kanak s'expriment parfaitement et sans accent particulier, en un français fluide. Sans voir les locuteurs, il nous est impossible de distinguer Kanak et Caldoches. Seul signe distinctif extérieur, la «robe mission»¹⁶, volontiers portée par les femmes d'un certain âge, ou par celles qui affirment leur appartenance ethnique. Autrement, le climat d'un été permanent autorise tous les négligés estivaux dans le vêtement, pour les deux groupes.

L'impression générale est celle d'une cohabitation assumée entre les deux populations, qui vivent dans leurs univers séparés. La situation conflictuelle de longue date a débouché, au moment de ce voyage, sur un statut manifestement hybride et provisoire. Une certaine autonomie a été accordée aux Kanak sur la moitié nord de Grande Terre, où ils sont majoritaires. Des projets de développement du secteur minier sont en cours, on promet aux Kanak leur participation. Les Caldoches tiennent le sud, où se concentrent les activités économiques secondaires et tertiaires, et la vie politique.



Le système administratif est un mille-feuille dont la France est friande, compliqué ici par la volonté - la nécessité, politiquement - d'intégrer le droit coutumier, qui est l'antithèse parfaite du Droit Napoléonien. Il s'ensuit une remarquable complexité pour le règlement des situations et conflits relevant de la vie collective, de la famille, de la propriété foncière. C'est que Caldoches et Kanak ont une vision diamétralement opposée de l'Univers, des lumineux lagons aux cieux étoilés. La société kanak est complexe. Elle a été étudiée en détail par l'ethnologue Maurice Leenhardt; ses travaux, abscons pour le profane et peut-être aussi pour les administrateurs français, restent la référence¹⁷. Nous allons être convaincus du particularisme de la société kanak en parcourant, en quelques semaines, l'ensemble du territoire couramment accessible, la région de Nouméa, la proche Île des Pins, le tour de Grande Terre, «le Caillou», et Les Loyauté, Ouvéa, Lifou, Maré.

Nouméa. Vue des hauteurs, les plages, monument à La Pérouse, et Centre Djibaou.



Ile des Pins



Ile des Pins. Baie d'Ouré.

Première destination hors Grande Terre, l'Île des Pins est un peu son prolongement au sud. Située à environ 80 km, reliée plusieurs fois par jour à Nouméa par avions, ferries et hydroglisseurs. Le nom de l'île serait dû à James Cook, découvrant les hautes silhouettes caractéristiques des pins colonnaires. Tout autant qu'il désigna l'archipel en référence à l'Écosse (Calédonia), dont sa famille est originaire; il aurait trouvé quelques similitudes dans la sévérité des paysages¹⁸. Ses lagons font la réputation de l'archipel¹⁹, et les grandes baies du sud et du sud-est de l'île donnent de splendides paysages; c'est là que sont les principaux lieux de villégiature. Dans des décors de bungalows disséminés sous les cocotiers, et de quelques restaurants déguisés en *faré*²⁰, le tout bordé de plages de sables blonds. On joue ici sur l'imaginaire polynésien, le grand concurrent dans le tourisme français. Polychromie changeante du lagon d'où émergent les «patates», grosses concrétions de coquillages aux bases érodées. La dense végétation s'avance jusqu'à la ligne de marée haute, dominée par les alignements élancés des pins colonnaires, ces sentinelles de l'archipel; le fond de décor.



Ile des Pins. Cimetière des Déportés de la Commune.

Tour de l'île dans le sens horaire, à bord d'une quelconque pousive Dacia de location - on trouve sur toutes les îles les moyens de déplacements individuels. En forme de poire sur 14 kilomètres de largeur et 18 de long, un modeste relief culminant à quelques 260 mètres la divise longitudinalement. Deux routes principales nord-sud. L'une à l'ouest, desservant d'assez prêt la côte, la plus aménagée. Première halte, le site du bain. Nous ne trouvons que le cimetière des déportés de la Commune de Paris²¹, les ruines d'un château d'eau, le reste nous échappe; mal signalé, peut-être à dessein, lieu de triste mémoire. De courtes transversales mènent aux quelques équipements touristiques de qualité variable, noyés dans l'épaisse végétation. Au bout des plages, des anses, des eaux limpides, l'océan étale; limite ténue entre ciel et eau. Quelques grottes scandent le parcours. Celle dite «De La Reine Hortense» offre un aimable et court sentier dans la végétation, jardin botanique naturel. Passant sur l'autre route, centrale, le long de laquelle s'égaillent quelques hameaux, les *tribus*²², éloignées de la mer. Des baraques, habitants peu visibles. Une perpendiculaire mène à la Baie d'Oro, un superbe site connu pour sa «piscine naturelle», un lagon séparé de l'océan par une barre rocheuse, relié à la baie par un chenal de faible profondeur. Le site est connu

et couru, concentration de touristes. Après avoir fait des bulles dans le lagon, ils vont, grégaires, déjeuner de langoustes au restaurant du Méridien posé dans sa crique. Pointe sud, peu avant Vao - principal village, forte présence catholique, - Saint Joseph. Une haute église au toit de tôle peinte en rouge posée sur une éminence, un chemin perpendiculaire conduit à la plage. Une statue commémore la première messe dite sur l'île; une enflade de totems de bois gris, fait un contrepoint très plastique, sur fond de bleus du sud.

Lendemain, traditionnelle sortie navigation du voyage, ce sera la traversée de la Baie d'Upi en pirogue à balancier. Très légère brise, calme lénifiant, des dauphins se manifestent, de hauts rochers de coraux surmontés de touffes de désordonnées végétations sont posés dans l'azur. Du point d'atterrissage au nord de la baie, nous remontons vers le chenal de la Baie d'Oro par un sentier forestier.

Dernier jour, farniente à notre base de l'Hôtel Ouré, et ballade le long de la plage à la Baie de Kouto. Traversée d'un bout de forêt peuplée d'arbres extravagants, torturés par les vents. Les quelques guinguettes du site sont envahies pour quelques heures par les passagers d'un paquebot allemand, couronnes de fleurs de guingois sur tronches rougeaudes, sac du tour opérateur en bandoulière. Une croisière Tour du monde, partie de Hambourg le 20 décembre, retour prévue le 5 mai, nous sommes le 7 mars. En fin de journée retour sur Nouméa en hydroglisseur. Ca va vite, le paysage défile en accéléré. Heureux et imposé ralentissement à l'entrée dans les baies de la capitale, beaux éclairages de fin de journée. Constructions estompées dans le contre-jour, elles se fondent dans la géographie. Il devrait toujours en être ainsi.



Ile des Pins. Baie de St.-Joseph.



Ile des Pins. Baie de Kouto.



Ile des Pins. Baie de St.-Joseph.





Grande Terre, pointe sud



Baie de Yaté

Premier jour de route sur la Grande Terre. Boucle dans le sens horaire, Nouméa / Nouméa, via Yaté et Port Boisé. Sortie de Nouméa par le bord de mer, traversées de petites communes suburbaines qui s'étendent à l'est. Saint-Louis, sa grosse église couverte de tôle peinte en rouge. La route grimpe en longs paliers dans un paysage de longues collines couvertes de maquis, striées de cannelures de terres nues et rouges. Ciel gris, quelques brèves averses, sérieux de l'ambiance le long des rives du lac de Yaté. Grande retenue artificielle, alimentant la principale centrale hydroélectrique du pays. Niveau très bas, déficit de pluviométrie. Descente raide vers la côte sud-est, avec de spectaculaires coups d'œil sur la Baie de Yaté. Sauvage, pur, personne : que deux trois voitures croisées depuis la sortie de Nouméa. Le voyage s'annonce sous de bons hospices.

La côte atteinte, franchissement de l'étroit pont sur la rivière Yaté pour suivre au nord la petite route en cul-de-sac vers Unia, à une dizaine de kilomètres. Sur le versant abrupte de la montagne, un cimetière coloré de fleurs artificielles, un oratoire à la Vierge; au centre une vieille mission et une église-jouet colorée. A côté sur le même terre-plein herbeux, une vaste case commune, où se tient une réunion de femmes. C'est la Journée de la femme - ici aussi. Des mamies Kanak en robes mission tressent paniers et chapeaux, cependant qu'une jeune nutritionniste Caldoche débite un exposé peu suivi sur «comment se nourrir sainement». Aux abords un habitat pauvre, des masures rudimentaires, la tôle ondulée domine. Il y a l'électricité, une école, quelques abris-bus sur la route, le tout minimaliste.



Cascade de Wadiana

Retour sur Yaté, suite au sud, l'étroite route côtière. Franchissements de rivières sur des radiers à quelques dizaines de mètres de leurs embouchures. Autant de fenêtres sur l'océan, dans la masse végétale. Quelques tribus se suivent sur l'étroite bande côtière, à quelques kilomètres les unes des autres. Baraques éparses tapies sous l'imposante arborisation. Cocotiers altiers, épais niaoulis, alignements de hiératiques pins colonnaires, toutes spécificités locales. Au-dessous, une large palette de puissantes plantes aux feuillages brillants amplie l'espace à hauteur d'homme. A Touaourou, nous prenons la courte piste qui conduit à la rive. Une grosse église, un crucifix dos à l'océan face aux cocotiers. Au sortir de Goro, très modeste chef-lieu de région, la jolie cascade de Wadia-

na se prolonge en un court creek qui se jette dans le lagon. Peu après, les ruines métalliques d'une ancienne installation minière jaillissent de la montagne jusqu'à la rive.

Dans un paysage labouré par d'anciennes mines, après quelques raides lacets et courtes rampes, alternant la latérite au goudron dégradé, arrivée à Port Boisé, au Lodge Kanu Tera; nous y faisons étape. C'est l'un des trois ou quatre plus réputés établissements du territoire. Les espaces d'accueil en jette effectivement, avec pour point focal un énorme banian autour duquel se déploie un généreux deck-terrasse. Mais le site manque de charme. Les bungalows sont alignés le long d'une très étroite plage rectiligne. Le terrain que l'on dit consacré à cet «écolodge» semble être une mince langue de terre adossée à un premier rang de collines râpées; absence de profondeur spatiale, dans un pays qui n'en manque pourtant pas. Autre déception, au repas du soir. Un gratin de fruits de mer qui tient de la pâtée pour chien, et un magret de canard baignant dans l'huile. Ces propos apparaîtront bizarres de la part de «Grands Voyageurs» qui ont connus les bouges d'Afrique et les casse-croûtes de boîtes de singe, mais ils sont exprimés en regard des prix pratiqués, et de la publicité autour de ces établissements...et sous l'emprise de l'inévitable embourgeoisement.

Trajet tortueux au départ de Port Boisé, mi pistes mi routes, plein de surprises tant en tracé qu'en revêtement. Géographie complexe, où il est difficile de comprendre le système orographique. De grosses collines alternant maquis et caillasses rouges sont séparées d'étroites vallées où s'écoulent de nombreux ruisseaux. Franchissements sur des radiers souvent en eau, heureusement peu profonde, la garde au sol de la petite Peugeot 207 est minimale. Le parcours rappelle des trajets en Afrique, ces espaces où l'on ne sait pas trop bien où l'on est; mais ici le Pacifique et son bleu intense n'est jamais très longtemps hors vue. Passé un col la route longe les clôtures de l'impressionnante usine de nickel de Goro, que l'on verra ensuite de loin, sur plusieurs angles en cours de journée, ainsi que ses installations de chargement de la Baie Nord de Prony. L'exploitation minière semble la raison d'être principale du système routier régional, et il doit se modifier au gré de l'évolution des exploitations. Sur les hauteurs, comprises entre 280 et 320 mètres d'altitude, des points de vues sont aménagés, il y a donc volonté de développement touristique de la région. Nous passons successivement par le Point de vue de la Baie de Prony, puis par le Col de Prony, où se situe un important parc d'éoliennes. Entre les flancs des collines griffées à rouge des car-



Usine de nickel de Goro

rières s'étend, au nord, une large plaine de cultures bien tracées, irriguées des méandres d'une jolie rivière.



La Rivière des Pirogues

Nous atteignons le village de Prony par une rampe raide et glissante, roulant au pas. Nous ne trouvons que quelques fragments épars de ruines du pénitencier, dominés par un ensemble de pavillons en tôle d'une triste indigence, alors que la littérature décrit le «village» de Prony comme «une pure merveille». L'auteur devait être sous influence, saoul, drogué, ou le tout à la fois. Le site est, lui, magnifique, au fond de l'une des anses de la vaste Baie de Prony, bordée par une imposante et luxuriante végétation. Avant de quitter le dédale de ces multiples routes et pistes qui vont dans tous les sens, nous franchissons la Rivière des Pirogues sur un long pont gué sans rambarde, qu'il vaut mieux pratiquer au pas; beau paysage, la large et calme rivière inciterait, en effet, à la parcourir en pirogue.

Retour sur l'agglomération de Nouméa, par le contournement sud de Mont Dore, en longeant d'autres fronts de mer soigneusement aménagés en généreux espaces publics, vierges de tous panneaux publicitaires. A Mont Dore Sud, il y a aussi l'une de ces églises à l'architecture et à la polychromie improbables.





Grande Terre, pointe sud
A gauche : la Baie de Prony
Ci-dessus : la côte au sud de Yaté
A droite : tribu Unia, au nord de Yaté

Grande Terre, côte ouest

Remontée de la côte ouest, en faisant l'impasse sur les sites des plages, nous en verrons d'autres, plus loin, et aux Loyauté. Région de petites collines, de pâturages, l'élevage y est l'activité principale. Sur la droite, la Chaîne, la longue épine dorsale de la Grande Terre est bien présente; ses forêts, des écharpes de nuages. Des bourgades sans intérêt jalonnent la route. Quelques bâtisses ordinaires, et curieusement pas de bistrot, pas de restaurant; elles n'incitent pas à la halte.



Tribu Oua Tom, l'église

A une vingtaine de kilomètres de Boulouparis, nous prenons une petite perpendiculaire à l'est, qui mène en cul-de-sac à la tribu de Oua Tom, nichée dans l'épaisse végétation d'un creux de vallon. Une chapelle colorée avec un drapeau français sur son côté, et surtout une très belle case traditionnelle de cérémonie précédée de quelques tombes. Personne de visible, habitants d'une confondante discrétion. Plus loin, un long parcours au-dessus de La Foa, pour atteindre, au-delà de Farino, un point de vue annoncé mais quelconque, qui nous vaut une vingtaine de kilomètres de route étroite et sinueuse. Le bon point de vue, qui s'étend jusqu'au lagon, se trouve à la terrasse aménagée devant la mairie de Farino; aménagement d'esprit très français, menant au perron de La Mairie, son drapeau, son fronton à la graphie gravée / dorée. Le ciel est assez largement couvert, il y a un peu de brume, les conditions ne sont donc pas optimum. Ce détour nous permet toutefois d'avoir un premier aperçu de la Chaîne, ce vaste massif qui coupe en deux longitudinalement la Grande Terre, le Caillou. Le long de ces étroites routes, il y a tout un habitat dispersé, de villas modestes, de baraques, sans style et sans goût, habité par une population dont on ne sait à quoi elle s'occupe.



Fort Teremba

Revenus sur la route côtière, quelques kilomètres plus au nord, Fort Teremba, un joli coup d'œil sur le beau site depuis la tour de gué. Curieux tout de même cette région, ce pays dirons-nous, qui a pour essentiel patrimoine construit des installations pénitentiaires. Traversée de Bourail. Nous espérons trouver le long de la rue/route quelque estaminet accueillant, mais ce n'est pas le genre du pays. L'art de vivre «à la française» ne semble pas avoir été exporté dans cette colonie.

La route s'éloigne sensiblement de la côte, s'approchant du pied de la chaîne, striée des nombreuses saignées rouges des mines. Le

temps se péjore, quelques averses de pluie chaude. La circulation n'est pas trop dense sur ces bonnes routes, mais les vitesses autorisées nous semblent un peu trop élevées - entre 90 et 110 km/heure - compte tenu des gabarits, virages et nombreux camions - et du style de conduite brutal des locaux croisés. Étape à Koné, Hôtel Koniambo, le seul de la région, style motel, en face de l'aérodrome. Clientèle masculine de Caldoches, des «cadres moyens» en déplacements professionnels venus de Nouméa au chef-lieu de la Province Nord, où bourgeonnent les grands projets industriels du secteur minier. Koniambo, c'est la grosse affaire de la région, une nouvelle et vaste usine de nickel en cours de réalisation. Le montage politico-financier est complexe, il a été l'objet de tortueux marchandages. Les Kanak vont finalement avoir une participation, c'est le grand geste de la France et des Caldoches en leur faveur, symbole de l'octroi d'une certaine autonomie à la Région Nord, fief Kanak. Mais derrière cette structure de façade, se sont des groupes étrangers qui investissent dans cette énorme projet, où l'on retrouve le géant mondial X-Strata, siège à Zoug/Suisse. Plus tard, X-Strata va fusionner avec son concurrent Glencore, créant le premier conglomérat multinational du secteur minier; le groupe reste basé à Zoug, le fiscalement très gentil canton suisse.

Le lendemain, temps rétabli au beau/bleu pour une très belle journée dans de nouveaux paysages étonnants. Aux abords de Koné le massif d'Ouazangou est l'un des centres de l'exploitation du minerai de nickel, les sommets et les versants en portent les stigmates, ces grandes balafres rouge orangé dans le vert mat du maigre couvert végétal. Au loin, entre la succession de crêtes, des portions du bleu intense du lagon. Des panneaux au bord de la route informent des réalisations en cours; on veut, ostensiblement, montrer le dynamisme économique de la région. De la route partent de nombreuses pistes, nous nous aventurons sur l'une d'elles avec l'espoir d'atteindre un point de vue sur une mine. Cela s'avère impossible, un camionneur nous le confirmera. On comprend que des touristes en petites voitures de location ne soient pas souhaités sur des pistes acrobatiques taillées à flanc de montagne, parcourues par des monstres chargés de tonnes de caillasse. A hauteur de Tinip, nous accédons, côté mer, à une proche zone de chargement du minerai sur des barges, qui vont, tirées par des remorqueurs, alimenter les bateaux minéraliers ancrés au large. Tout est au repos, seule une équipe fait des travaux d'entretien sur quelques remorqueurs accostés à un court quai. Bavardage avec un aimable ouvrier Kanak, qui dit être aussi membre de la municipalité du bled. Il évoque les perspectives de



Massif d'Ouazangou, les mines à ciel ouvert

travail pour les jeunes avec la nouvelle usine en construction, et aussi les intentions d'aménagements touristiques. Hormis les zones massacrées par les dépôts de minerai, le site est en effet attractif, le lagon s'enroule en méandres autour d'une colline conique, il y a des étangs, des plages et des anses.

Au-delà de Koumac - un nom sur la carte, une église, quelques bâtiments épars - le paysage change à nouveau, le relief s'adoucit, la végétation semble aussi plus basse. L'horaire nous incite à poursuivre jusqu'à l'extrémité nord, à Boat Pass. Passage à Poum, poste administratif perdu dans un bout du monde, qui doit être le point de Grande Terre le plus proche de l'Australie, à quelques 1'200 kilomètres. Il y a les restes d'un centre touristique squatté par des Kanak, une toute petite mairie, et rien. Parcours de pistes ensuite, avec effets de montagnes russes, de nombreux chantiers en cours; les travaux publics doivent constituer un bon business dans ce territoire. A midi à Boat Pass, pointe extrême nord de Grande Terre, un étroit chenal la sépare du chapelet des Iles Belep. Malgré l'heure méridienne, couleurs et éclairages superbes sur un décor parfait, tout d'horizontales étirées, terres à peine émergentes, quelques nuages savamment posés donnent du relief. Ce morceau de paysage doit ressembler à ceux des autres archipels situés dans les mêmes latitudes, entre les 10° et 20° sud, Vanuatu, Salomon, Fidji, plus loin Tonga, Samoa, Tuvalu. Ces terres menacées de disparition par la montée inexorable des océans. Décidément, on se sent vraiment loin de tout ici, par l'exotisme des paysages et de la végétation, et par leur apparente virginité : on ne voit personne.

Jusqu'à son extrémité, la Grande Terre conserve son épine dorsale, la Chaîne; nous la franchissons par le passage d'un petit col accédant à la côte nord-est. Une étroite piste longe la vaste Baie d'Harcourt. Halte à Arama, où s'élève sur l'esplanade d'herbe rase une église récemment rénovée. Depuis la Pointe Guyonnet (Maa La Waap), elle apparaît un peu comme un phare, sur ce vaste paysage maritime sauvage. C'est dans ces parages que James Cook découvre la Grande Terre, en 1774, et qu'il la nomme New Caledonia.



Boat Pass, à l'horizon, les Iles Belep



La baie de Fort Teremba
Baie Harcourt
Tribu Oua Tom, la case de cérémonie



Côte est



La Corne de Koumac

De Malabou, à côté de Poum, où nous avons fait étape dans l'unique motel, retour sur Koné, pour prendre la transversale nord. Nous ratons son branchement, la signalisation n'étant, selon une bonne tradition française, disposée que pour un sens de circulation; le village le plus proche se nomme Chagrin. Après quelques virages, le paysage change, la végétation aussi, et les hauteurs sont vierges de toutes traces de mines. Passage de la Corne de Koumac, d'impressionnants rochers marquant, comme une porte, l'entrée dans un autre espace. Il s'ensuit un parcours étroit, sinueux, où sous une végétation abondante, tunnel de verdure luxuriante, on franchit de nombreux creeks qui serpentent parallèlement à la Chaîne, dans un système hydrographique complexe. Les franchissements successifs, Col de Crève Cœur, le Diaho le seul fleuve du pays, puis le Col d'Amoss, offrent des vues spectaculaires, d'abord sur l'enchaînement des crêtes et collines verdoyantes, et ensuite sur la rencontre avec la côte est, l'océan, avec les barrières du Récif de Cook et celle du Grand Récif de Pouma. Majestueux et virginal.



Amoss

La descente, raide, sur les graviers d'une nouvelle route pas encore revêtue, nous fait rapidement glisser jusqu'à Amoss, un creek et son embouchure, une plage et ses cocotiers battus par un vent violent, sous une lumière étincelante. Ce vent, un alizé bien affirmé, pousse de gros nuages vers la côte, ils s'accumulent contre le flanc du massif du Panié - sommet principal 1'679 m. - qui s'élève juste en retrait de l'étroite bande côtière. Le ciel va progressivement se couvrir, nous allons être les jours qui viennent dans une situation dépressionnaire.

Depuis Pouébo, on circule comme dans un jardin tropical, la verdure s'invite au plus loin vers le bitume de l'étroite route. L'habitat devient un peu plus dense, modestes bicoques entourées de lumineuses pelouses, et abondance de plantes ornementales indigènes, de massifs fleuris entretenus. On comprend que la population privilégie l'entretien de la nature à celui de leurs habitations, trait finalement assez sympathique, dans le contexte de ce sanctuaire naturel qu'est la Nouvelle Calédonie. Quelques modestes tentatives d'aménagements touristiques apparaissent, cela s'intensifie en s'approchant de Hienghène. Il n'y a toujours quasi personne, on accède partout librement au rivage sans entrave, plages et embouchures de creek se succédant, alimentés par de

nombreuses cascades qui dévalent, par rebonds successifs, des dalles du Panié.

La Baie de Ouaieme, site sauvage au bas d'une pente dans la forêt, est franchie par un bac, le dernier de l'île. C'est une attraction citée par la publicité touristique des Caldoches, mais aussi, et surtout - nous l'apprendrons dans quelques jours devant la TV - un exemple de protection d'un site par les Kanak, qui se sont opposés à la réalisation d'un pont, au nom du respect de la terre, de l'eau, des arbres et du repos des esprits qui les habitent. La traversée est courte et gratuite, elle s'effectue pour chaque véhicule qui se présente. Nous échangeons quelques propos avec le gros et sympathique marinier, qui nous dit qu'un nouveau bac, plus large, va être livré sous peu, il permettra de recevoir à son bord le bus scolaire. Toute cette côte est en effet habitée, et dans ses modestes cases enfouies sous les larges feuillages, il y a de la marmaille qui doit fréquenter les écoles françaises.

Approche du site de Hienghène et de ses spectaculaires rochers dans la baie, dominés par «la poule», icône des vues touristiques du pays. Divers points de vues sont aménagés le long de la route en corniche. Les conditions d'éclairages sont peu avenantes, il fait gris, le ciel s'assombrit, lâchant des gouttes éparses. Au fond de la baie on rejoint la bourgade de Hienghène, qui a des allures de station touristique. Un complexe immobilier compliqué bouche la perspective entre montagne et mer. A quelques kilomètres au sud, étape au Koulnoue Village. Un autre bungalow, à quinze mètres des vagues qui tapent fort, le vent est violent.

Prochaine escale Poindimié, à 156 kilomètres par le trajet direct. Petite étape, sous un ciel gris toute la journée. Il y a du vent, l'île est en bordure de deux cyclones qui évoluent entre Polynésie et Mélanésie. Nous prenons le temps d'excursionner dans la Vallée de la Hienghène; montée le long de la rive nord. C'est le cœur du pays Kanak, sauvage comme ses habitants. La rivière sinue dans un paysage de montagne sous une végétation envahissante, des chevaux déambulent en liberté. Tendo, tribu concentrée le long de l'étroite piste, qui au-delà ne devient praticable qu'en 4x4. Il y a des cases traditionnelles, revêtues de paille ou de «peau de niaouli» (l'écorce de l'arbre commun de la région) disséminées entre des baraques disparates qui font l'essentiel de l'habitat. Chaque concession semble avoir sa case, qui constitue l'espace de la vie diurne. Il y a beaucoup de plantes, aussi ornementales; osmose de cette population avec la nature, gens discrets, sans



Bac de la Baie de Ouaieme



Hienghène, «La Poule»



Tribu Tendo



«Fils de Kanaky, souviens-toi»

animosité. Comme dans toutes ces tribus, une esplanade herbeuse, sur laquelle sont posés la grande case coutumière, plus ou moins belle et d'états variables, souvent l'église, et quelque installation communautaire d'inspiration «Coopération française». C'est là que se tiennent les «pilous», ces danses collectives qui ont intrigué explorateurs, missionnaires et ethnologues - rôles d'ailleurs souvent tenus par les mêmes personnages multitâches. Cette société Kanak semble évidemment très largement acculturée maintenant, recluse dans ses terroirs, tout en étant certainement assistée par le système social français. Les Kanak, au vu de leur habitat et de leur vêtement, n'ont pas de grands besoins matériels : les Kanak «écologues» selon Karembou. La terre et la mer sont généreuses, aussi quelques allocations et aides financières doivent suffire à pourvoir les familles en espèces. Posture écolo poussée, ou laisser-aller, aux abords de chaque tribu traversée, il y a des carcasses de voitures, des baraques en décomposition. Ce sont aussi deux carcasses de voitures, celles-ci couvertes de paréos votifs, qui composent le «monument» commémoratif de l'assassinat de dix militants Kanak en 1984: «Fils de Kanaky, souviens-toi». Nous sommes en effet au cœur de Kanaky, sur l'autre rive il y a la tribu Tiendanite, la patrie de la famille Tjibaou.

Retour sur la côte, nous reprenons le sens de notre itinéraire au sud, temps couvert, fort vent, et tout de même forte chaleur. Des tribus, quelques bourgs se suivent. Églises colorées, anecdotes : Amos, Touho, St. Denis, Tié avec son cimetière chatoyant. Il y a parmi ces nombreux bâtiments religieux aussi des temples protestants, mais ce ne sont pas eux qui attirent l'objectif du Leica. Ici aussi, le protestantisme a fait dans la modestie et la frugalité.

Suffisamment tôt au passage de Poindimié, nous allons voir comment se présente la vallée Tchamba. Quelques kilomètres sur une piste qui ne nous semble pas la bonne, le temps se gâte, il y a de premières averses, nous renonçons pour aujourd'hui. Nous allons nous planquer au Tieti Tera Lodge, grand confort, parfait pour une étape de repos par gros temps.

Très grand mauvais temps en effet la nuit et le lendemain, grand vent et forte pluie. On ne bouge pas du bungalow, un œil sur la TV, attendant les bulletins météo qui se succèdent. Les deux cyclones Uli et Thomas tournent en sens inverses dans le sud-ouest Pacifique, dans cette zone intertropicale bien connues des navigateurs. Ils créent des inquiétudes dans la région, les îles Wallis et Fortuna ont déjà subi des dégâts importants. Le bungalow ré-

sonne comme un tambour sous les coups de butoir du vent, nous lisons les consignes de sécurité. Le bloc sanitaire est en dur, c'est là qu'il faut se réfugier en cas d'ouragan. Nous craignons que l'un de ces phénomènes météorologiques ne vienne compromettre nos prochains vols vers les Iles Loyauté. En attendant, Françoise travaille ses fondamentaux : lessive et repassage. Dans presque tous les hôtels il y a en effet, dans chaque bungalow, fer et table de repassage.

Ciel bas, alternance d'averses, c'est la dernière journée complète en Grande Terre. A une quinzaine de kilomètres au sud de Poindimié, juste après un pont sur l'embouchure de la rivière Tchamba, il y a le branchement de la route de sa vallée, brièvement cherchée l'avant-veille. Vallée verdoyante, assez ouverte, couverte de prairies où paissent des vaches, des chevaux. Si ce n'était la végétation parfaitement exotique, abondante et d'une incroyable diversité, on pourrait se croire dans les Préalpes suisses. La rivière, large et calme, louvoie entre des berges couvertes de niaoulis et d'immenses gerbes de bambous. Les bambous de Marguerite Lobsiger-Dellenbach viennent-ils de là ?...Question pour un ethnobotaniste particulièrement obstiné.

Retour le long de la côte. Ponérihouen, la rivière Nimnaye développe son estuaire parmi des îlots dont on peine à distinguer les rives, enfouies sous des débordements de bambous, semblables à de gigantesques bonnets de Gilles bruxellois verdoyants. La route longe toujours l'océan battu par les vents, le ciel s'éclaircit un peu. Avant Poro, en vue du Cap des Trois Sapins; un tout petit îlot au large paraît comme un bateau à la cap. Paysage maritime sauvage, alterné de traversées de tribus avec leurs jardins bien entretenus autour des modestes maisonnettes. Depuis Poro le paysage change, transformé par les activités humaines. Le contraste est saisissant, nous pénétrons pour une cinquantaine de kilomètres dans le domaine minier de Kaouaoua. Le relief a été intégralement transformé par l'exploitation minière, la roche mise à nu, toute la végétation éradiquée. Nous évoluons dans un paysage minéral, camaïeu de rouges, orangés, bruns, traversé de strates violacées. Une sorte de désert d'Arizona, avec l'océan en fond de décor. Il y a une beauté certaine dans ces impressionnants stigmates de l'activité humaine. Sur les parties les plus anciennes qui ne sont plus exploitées, timidement la végétation se réinstalle, de petites plantes émergent discrètement d'interstices rocheux. La nature reprend peut-être ses droits.



Vallée de la Tchamba



Rivière Nimnaye



Cap des Trois Sapins



Massif minier de Kwawa

Du sommet de la route - un col sans nom - qui nous fait sortir de cette vaste cuvette, une vue panoramique se déroule sur la Vallée de la Kwawa jusqu'à son estuaire, dans une lumière tamisée par des bancs de maigres nuages qui traînent encore. Au bas d'une nouvelle descente raide et des virages serrés, arrivée à Kouaoua dans une lourde chaleur; base de l'exploitation minière, des pistes de chantiers s'égaillent en toutes directions. Nous quittons ici la côte est de Grande Terre, pour amorcer le retour en direction de la côte ouest, plus abritée de l'alizé, donc moins nuageuse. Une dizaine de kilomètres au sud de Kouaoua, la route remonte à nouveau, en offrant une succession d'angles de vue sur l'impressionnant tapis roulant transporteur de minerai, qui, par un trajet d'environ 20 kilomètres, descend jusqu'au port - paraît-il le plus long du monde. C'est encore une démonstration de l'esprit d'entreprise humain, dans un cadre naturel majestueux.

La route longe la vallée de la Kwawa - ou Kouaoua, comme phonétiquement traduit en français, les deux orthographes sont usuelles sur les cartes et les panneaux routiers - sur une vingtaine de kilomètres, puis bifurque plein sud, en abordant les pentes de la Chaîne. A Koh, carrefour routier, nous laissons sur notre gauche la route qui mène à Canala, et plus loin, par une route acrobatique, à Thio. On nous a fortement déconseillé d'aller dans cette direction, des touristes y ayant été récemment agressés. Avis de Caldoches, que R. serait tenté d'ignorer. Canala est en effet un haut lieu du mouvement indépendantiste kanak, et les tensions y sont des plus vives. Sagement, nous restons donc sur l'itinéraire principal. Le parcours, toujours très sinueux et pentu, pénètre dans d'épaisses forêts, puis nous basculons sur le versant ouest, en franchissant la limite entre les provinces Nord et Sud, qui semblent constituer de vraies frontières, climatiques, économiques et culturelles.

Etape à Sarraméa, qui a tout d'une station de montagne nichée dans la forêt. C'est verdoyant, il fait frais et sec, un bon 25° après les plus de 30° humides que nous avons encore eu aujourd'hui. L'hôtel Évasion, avec ses bungalows aimablement posés le long d'un frais torrent à l'ombre de niaoulis géants; une atmosphère qui rappellerait certaines étapes japonaises. De là, le lendemain, retour sur Nouméa, et départ pour Ouvéa.



Amoss



Pouébo







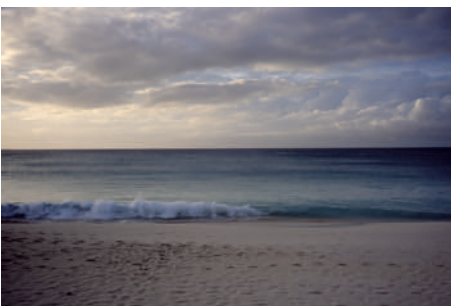
A gauche, tribu Tendo, vallée de Hienghène. L'univers kanak dans sa pureté originelle.

A droite. Les églises scandent le parcours côtier, marqueurs de la christianisation.

Les Loyauté

Alignées parallèlement à la côte sud-est de Grande Terre, les trois Îles Loyauté sont quasi à équidistance de Nouméa. Sans liaisons aériennes entre elles, les trois îles sont desservies par des vols en étoile de l'aéroport domestique de Nouméa, en une quarantaine de minutes. C'est le moyen le plus usité de déplacements entre les îles et la ville. On voit des familles Kanak, des mères avec des bébés sur les bras qui vont chez le pédiatre. Des bateaux et ferries transportent le gros des marchandises, les équipements divers, les voitures. Sur place il y a l'essentiel pour la vie de la modeste population, ainsi que quelques hôtels bungalows et location de véhicules. C'est tout un mode de vie insulaire organisé et rôdé, toujours fascinant pour des terriens de derrière leurs montagnes que nous sommes. Tout ceci a un coût, qui se répercute évidemment sur le coût de la vie - et du voyage. Escales de quelques jours dans chacune de ces îles aux caractères variés : Ouvéa l'atoll, Maré la sauvage, et l'aimable Lifou.

Ouvéa

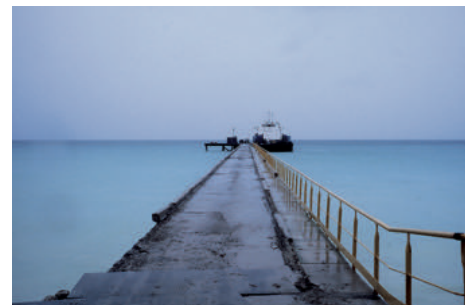


Arrivée sur l'atoll par un soleil de fin de journée dans un ciel pomelé de nuages blanc et floconneux. Installés à Lekiny, côté lagon, du vent à nouveau. Lourd de gros nuages, le ciel semble peser sur le fragile atoll. De gros rouleaux s'écrasent sur le sable de l'immense plage à l'intérieur de ce croissant plat. Les deux points culminants de l'île, d'une petite trentaine de mètres d'altitude, seront les dernières parties émergées lorsque le reste aura inexorablement disparu dans les flots. Les deux parties les plus larges de l'île, quelques kilomètres, sont fragilement reliées par une bande que l'on croirait une digue artificielle.

Pluie pour toute cette journée ici, en intensité variable. Malgré un ciel uniformément gris, le lagon donne tous les tons de turquoise. Parcours complet, sud-nord aller-retour, roulant au pas sur l'étroite route goudronnée, presque personne.

De nombreuses cases traditionnelles, les tribus se suivent, comme les églises catholiques et temples protestants, et leurs inévitables terrains de basket. A Wadrilla, passage devant la tombe des dix-neuf Kanak tués lors des affrontements de 1988, et où non loin seront assassinés, un an plus tard, Jean-Marie Tjibaou et Yeiwéné Yeiwéné, les deux héros du mouvement indépendantiste. En

revenant vers Lekiny, crochet au wharf où est amarré le ferry hebdomadaire. Quelques camions et camionnettes attendent les marchandises nécessaires à la vie des 4'500 personnes qui vivent sur cette langue de terre, à une grosse journée de bateau de Nouméa. Nous terminerons le tour de l'essentiel d'Ouvéa par son îlot sud, Mouli. La grande chefferie a de l'allure, le ciel mine de plomb ajoute à la sévérité du lieu. A côté l'église, et des ruines de la mission. Tout au bout, pointe de l'île, face à la Passe de Coetlogon, c'est l'océan, et le vent tape fort. Pluie violente à la Baie de Lekini, la Passe de Lifou à peine visible dans les embruns.



Maré

Arrivée dans de mauvaises conditions. Vent tempétueux, averses, et R. a pris un coup de froid - clim' sur chemise trempée dans l'avion. Le moral baisse d'un cran : la partie Îles Loyautés sera-t-elle un échec face à la météo ? Au journal TV du soir, on apprend que le pays est à nouveau en alerte jaune. Le cyclone Thomas fait des dégâts à Wallis et Fortuna, et son équivalent plus au nord, Uli, se déplace vers la côte nord-est australienne. La région se trouve sous la queue de ce cyclone, la météo ne prévoit guère d'amélioration spectaculaire.

Le vent a molli pendant la nuit, quelques timides lueurs roses pâles à l'aurore laissent augurer d'une meilleure journée. Début d'exploration par l'ouest de l'île, traversée de Tadine, le chef-lieu - gendarmerie, marché vide, petit cargo à quai, station service - l'église est le seul intérêt. Poursuite par la route principale en direction de La Roche, l'autre pôle de Maré, 20 kilomètres. Au passage, halte au Centre culturel Yéwéné Yéwéné. Il n'y a rien à voir : institution à usage interne de la communauté Kanak. J'amorce la responsable, boulotte bougonne, sur ce qui pourrait intéresser les visiteurs étrangers, par exemple un « musée de plein air ». J'obtiens pour réponse que l'on ne tient pas à expliquer les coutumes aux étrangers, que beaucoup de pièces ont été transférées au centre Tjibaou à Nouméa qui est là pour ça, que l'institution se remet difficilement d'une gestion calamiteuse - ce qui ne nous concerne pas. Ceci s'additionnant à toutes les recommandations à ne pas photographier les chefferies, à toutes les précautions à prendre vis-à-vis du milieu original, démontrent que ces Kanak, derniers descendants acculturés d'un peuple premier, sont vraiment mal dans leur peau. Maré est un fief Kanak, les drapeaux sont souvent présents dans les chefferies. L'île est aussi moins bien tenue que les autres parties du territoire - décharges sauvages, carcasses de voitures, canettes de boissons éparses -, et notre bonne impression en prend un coup.



Dans les tribus, l'habitat est comme partout constitué de barques hétéroclites, avec presque toujours une modeste et simple case traditionnelle. Architecturalement, c'est toujours aussi les églises et les temples qui offrent un certain pittoresque, avec quelques édifices de taille impressionnante, comme l'Eglise St. Joseph à La Roche. Un groupe de femmes assises sur le perron offre un beau tableau empreint de sérénité pastorale. Aimables, elles

se laissent photographier, corrigeant quelque peu la mauvaise impression générale. Il y a en plus un ensemble sympathique de bâtiments de la paroisse, légèrement en contrebas de l'église. Fin de parcours matinal en boucle dans la partie nord-est, à travers un maquis de peu d'intérêt; le temps se couvre à nouveau.

L'après-midi, sous un meilleur éclairage, la piste de la côte sud. Belle suite des sites et plages de Cengeite, Wabao, Medu, Eni, petits établissements humains où il y a souvent une église colorée dans le paysage. Fin de journée par la pointe nord-est, près du cap Coster, au Saut du Guerrier, sévères falaises, dans un éclairage malheureusement plat.





Maré. La Roche, église St.-Joseph : les Paroissiennes.

Lifou

Sans conteste la plus avenante des Iles Loyauté, bienvenue pour la dernière étape du voyage. Les impressions se sont accumulées, il est temps de commencer la digestion, *in situ*. Installés au confortable Drehu Village, au creux de la belle Baie de Chateaubriand, avec le faré du restaurant en surplomb. De la grande plage véliplanchistes et kitsurfeurs assurent le spectacle. Très sportif, dans le vent violent de cette queue de cyclone qui n'arrive que difficilement à quitter la région.

Lendemain d'arrivée, le temps s'améliore progressivement en cours de journée, amenant de bons éclairages, qui ont fait défaut ces derniers jours. Début de tour vers le nord, en suivant la route principale, appuyée sur la côte est. Les routes sont toujours bonnes, et un peu mieux signalées ici qu'à Maré. La population est aussi bien moins farouche, et il y a de belles cases dans chaque tribu. La visite de la grande case de Wetr nous est possible grâce à la présence de M. Didier, «Petit chef», sorte de chambellan médiateur entre le Grand chef et la tribu. Il est accompagné d'un compère, Ernest, qui lui n'a pas qualité pour nous donner l'autorisation de pénétrer dans l'enceinte de la chefferie. Tout ce protocole apparaît un peu décalé, alors que ces personnes sont indéniablement dans la modernité et qu'elles s'expriment tout à fait couramment en français standard. Nous avons un intéressant échange de points de vue, et ils recevront tous deux, selon notre coutume, chacun le traditionnel couteau suisse Victorinox à 12 fonctions, dont les lames contiennent peut-être du nickel calédonien...C'est dimanche, il y a du monde devant les nombreux temples protestants, où il sera facile de faire quelques photos de groupes. Il y a ce gentil couple avec enfant à Nang. Plus loin à Xepenehe, à l'extrémité nord de la Baie de Santal, des groupes épars sur la pelouse, alors que se tient le culte en langue locale, portes ouvertes. Le site d'Easo offre de beaux points de vue sur les vastes et profondes baies de la côte ouest, avant d'atteindre Jokin, à l'extrémité nord de l'île, où d'impressionnantes falaises dominant des eaux couleurs d'aquarium géant.

Après la traversée d'une dense et épaisse forêt par une charmante petite route sinueuse, nous tombons par hasard sur le fort sympathique petit caboulot de Fenepaza, où l'on déjeunera d'un plat local, pointes de fougères aux fruits de mer. Retour à We, chef-lieu de la Province des Iles Loyauté, tour à pieds des quelques équipe-



Lifou. Grande Case de Wetr.

ments publics. Longue balade sur la superbe plage de la baie de Chateaubriand. Des vagues bien formées se déroulent, un franc soleil est enfin là, les couleurs atteignent des densités surprenantes.

Dernier jour d'excursion, la fin du voyage est imminente. Tour du sud de l'île, géographiquement bien délimité par une transversale est-ouest, de la Baie de Chateaubriand au Cap Mandé. Nous tournons dans le sens horaire où la route suit au plus près la côte couverte de belles cocoteraies, sous lesquelles s'égaille l'habitat épars. En second plan brille l'Océan, dans la vive lumière du soleil revenu. Les anses et plages se succèdent jusqu'à Luengoni et sa crique parfaite, il y a un petit village et quelques aménagements de loisirs. La route se termine un peu au-delà de Mou. Quelques centaines de mètres d'un sentier donnent accès aux Falaises de Xodre, bouillonnements d'eaux profondes.

Revenant sur Mou, nous prenons la diagonale en direction ouest; belles traversées de forêts denses qui apparaissent impénétrables. Routes étroites mais bonnes, très peu fréquentées. Les quelques modestes villages, traversés au pas, sont largement pourvus en écoles; un bus scolaire en maraude s'arrêtant devant de toutes petites tribus. On rejoint la mer à Druelu, au creux de sa jolie baie sous le vent, c'est ici le grand calme. Comme, au bout d'une piste en cul-de-sac, couloir taillé dans la végétation, la Plage de Peng. Site paradisiaque, il y a une grotte, difficile à trouver, aussi des ruines éparses mangées par les lianes et feuillages gigantesques. Dernier jour, repos : préparation aux 36 heures du voyage de retour à venir. Ce n'est pas une bonne idée, nous ferions mieux de nous présenter exténués aux aéroports, pour dormir dans ces foutus avions. Tout d'abord retour sur Nouméa, encore quelques heures au centre-ville. Le Musée de Nouvelle-Calédonie est ouvert, l'exposition «Bambous Kanak» semble en cours de montage; on ne peut nous préciser la date de son vernissage. Nous n'aurons guère entendu parler, sur place, de ces fameux bambous, comme nous ne pourrons pas venir «raconter notre voyage» à Marguerite Lobsiger-Dellenbach²³.

■

Roland Meige



Notes

1. Non, il n'y a pas faute de frappe. "Kanak", nom ou adjectif, ne s'accorde ni en genre ni en nombre, à l'instar de nombreuses langues extra-européennes. Ainsi en ont décidé les ethnolinguistes.

2. Cf. infra pour les parcours du couple Lobsiger-Dellenbach. Georges Lobsiger se prit de passion pour Felipe Guamam Poma de Ayala, chroniqueur indigène du Pérou de l'époque de la conquête espagnole. On entendit beaucoup parlé de "Poma" dans le cercle des proches de Lobsiger.

3. Note en forme d'hommage à Marguerite et Georges Lobsiger-Dellenbach.

"Les Lobs", comme nous les appelions familièrement, formaient un couple solide de deux fortes personnalités, atypiques et quelques peu originaux. On parlait, dans ma belle-famille, "des Lobs", avec un mélange de curiosité et d'admiration. Issus de milieux modestes de Genève, Marguerite commença dans la vie par un apprentissage de chapelière, prenant simultanément des cours de sténodactylo. C'est avec ce bagage qu'elle entra au service du professeur Eugène Pittard, anthropologue, fondateur du Musée d'ethnographie. Georges fit, lui, un apprentissage de dessinateur géomètre. De caractère impétueux, suite à une brouille avec son père, il part, dans les années 1930, au Paraguay comme arpenteur dans le Chaco. Il en revint avec une passion pour la géographie et l'Amérique latine. Il deviendra, plus tard, l'un des fondateurs de la Société des Américanistes de Genève. Tous deux autodidactes, ils n'acquirent que sur le tard les titres universitaires, auxquels ils n'accordaient que polie indifférence, leur permettant d'affronter les aréopages de leurs pairs. Marguerite devint Privat-Docent à l'Université de Genève. Parmi diverses sociétés savantes, elle fut présidente de la Société de Géographie, et en France élevée au rang de Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres. Elle n'en faisait absolument pas état. Sur le terrain, elle fit des missions en Afrique de l'ouest, en Kabylie; au Népal, elle a été l'ethnologue de la Mission scientifique genevoise qui accompagna l'Expédition suisse à l'Everest en 1952.

C'était également un couple moderne avant l'heure, où le partage des tâches ménagères allait de soit, d'autant que Georges s'était volontairement mis à disposition pour favoriser la carrière de sa femme, simultanément à ses propres travaux. Couple sans enfants, ils nous prirent en affection, encouragèrent notre curiosité. Parmi leurs neveux et nièces, nous étions les plus attirés par leur style, leur franc parlé, et leur goût de l'ailleurs, au moment où, juste fiancés, la démanaison du voyage se manifestait, et allait faire partie du programme de vie à construire. Nous étions souvent invités chez eux, dans ce grand et vieil appartement rempli de livres, de cartes et d'objets exotiques, qui tenait du cabinet de curiosités du XIXe siècle. Nous y passâmes de belles soirées, d'où nous revenions en ayant toujours appris quelque chose, par bribes jamais délivrées sur un ton doctoral ou académique, mosaïque de savoirs et d'expériences qui participa à affûter notre regard de voyageurs en formation. Au retour de nos voyages, nous devions les voir rapidement, pour "leur raconter".

4. Nouméa Nlle. Calédonie : longitude 166°45' Est, distance de vol 16'800 km.

5. L'appellation date des années 1830, quand Dumont d'Urville, après ses explorations en Océanie, proposa une subdivision de cet immense espace maritime. A partir de racines grecques, les vocables Polynésie ("nombreuses îles"), Micronésie ("petites îles") et Mélanésie ("îles noires") furent retenus. "Iles noires", en référence au teint plus foncé de leurs habitants, comparativement à ceux des autres ensembles.

6. Iain McCalman : Darwin's Armada. Penguin Books (Australie). 2009. Dans cet ouvrage captivant, l'auteur trace, sous la forme d'un récit d'aventures, l'histoire, les études et les luttes intellectuelles de ce groupe d'exceptionnels naturalistes réunis autour de Darwin, pour une étape décisive de la compréhension des espèces.

7. La Nouvelle Calédonie est le troisième exportateur mondial de minerai de nickel, elle détient le 25 % des réserves connues, sur un territoire restreint. Le complexe de la SLN - Société Le Nickel, présente sur le site depuis 1910, est indissociable de la vie du territoire, par son importance économique, et par le poids politique de ses dirigeants. Longtemps en situation de monopole, une certaine diversification des acteurs du secteur est en voie de concrétisation; les enjeux politico-économiques autour de cette ressource primaire restent cependant vifs.

8. La Nouvelle Calédonie subsiste dans un système colonial archaïque. Le flux est à sens unique, aides et subventions arrivent de métropole, pour assister la population : sur les 250'000 habitants du territoire, 50 % sont exonérés d'impôts, et 30 % sont employés de la fonction publique. On peut penser que les intérêts géopolitiques et industriels justifient, pour la métropole, l'entretien de ce morceau de territoire, le Caillou, cet éclat de France. (voir : "En Nouvelle-Calédonie, société en ébullition, décolonisation en suspens". Alban Bensa et Eric Wittershein. in Le monde diplomatique, juillet 2014).

9. Renzo Piano, architecte Italien né à Gênes en 1937. Novateur impénitent, il est une des stars de l'architecture contemporaine. En association avec Richard Rogers, il s'est fait connaître du grand public par la réalisation du Centre Pompidou, à Paris. Les grandes réalisations internationales vont s'enchaîner, avec une prédilection pour les musées, dont, en Suisse, le Zentrum Paul Klee, à Berne, la Fondation Beyeler, à Bâle. Il est aussi l'auteur de l'aéroport de Kansai, au Japon. Lauréat de nombreux concours et prix, dont le Pritzker, le Nobel de l'architecture, en 1998.

10. Le pin colonnaire (*Araucaria columnaris*) est une espèce endémique de Nouvelle-Calédonie. Tout en hauteur, de parfaite verticalité, il peut atteindre 50 m.

11. "Nous, Kanak, avons été écolos avant l'heure". Interview de Christian Karembeu. in GEO no. 370, décembre 2009.

12. Les "Événements de 1984-88" constituent la période de haute intensité du conflit qui perdure depuis de nombreuses années entre partisans et opposants à l'indépendance du territoire. Prises d'otages, assassinats, y compris de gendarmes et de militaires, détachements de forces spéciales envoyés de la métropole; la gravité de la situation oblige les leaders des deux camps à négocier, sous l'égide du premier ministre français de l'époque, le socialiste Michel Rocard. Cette phase débouche sur les "Accords de Matignon" (juin 1988), suivis de "L'Accord de Nouméa", dispositions qui prévoient, dans un délai de trente ans, un référendum d'autodétermination pour ou contre l'indépendance.

13. Jean-Marie Tjibaou (1936-1989), fut la haute figure politique du nationalisme kanak. Il s'engage dans la religion, est ordonné prêtre catholique, avant d'entreprendre des études de sociologie et d'ethnologie en métropole. Au décès de son père, il revient en Nouvelle-Calédonie, redevient laïc en 1971. Il s'implique dans toutes les actions en faveur de l'indépendance, et devient l'interlocuteur incontournable du gouvernement français. Cosignataire des Accords de Matignon (cf. supra), il est assassiné, avec son bras droit Yeiwéné Yeiwéné, le 4 mai 1989.

14. Les Caldoches sont les Français installés de longue date, sur plusieurs générations, alors que Zoreilles désigne les Français venus de la métropole. Originaire de la Réunion, le vocable est en usage dans tous les territoires français d'outre-mer; les explications de son étymologie sont nombreuses, variées et peu sûres.

15. Il doit certainement exister des études concernant la structure de la population française dans l'archipel, dégagant peut-être quelque dominante.

16. La robe mission est portée dans toute l'Océanie. Ample, longue et non décolletée, elle a été imposée par les missionnaires chrétiens, en lieu et place des tenues traditionnelles, considérées impudiques. La robe mission est devenue costume local, déclinée dans des motifs bariolés.

17. Maurice Leenhardt (1876 -1954), pasteur protestant et ethnologue français. Envoyé en Nouvelle-Calédonie en 1902, il s'attache à la compréhension de la société complexe qu'il découvre. Il transcrit son travail en 1947 dans un ouvrage majeur : "Do kamo - La personne et le mythe dans le monde mélanésien". Il sera un précurseur de "l'ethnologie de terrain". Directeur d'études à l'Ecole pratique des hautes études, professeur à l'Ecole nationale des langues orientales et à l'Institut d'ethnologie de Paris, fondateur de l'Institut français d'Océanie, il fut une sommité de l'ethnologie française.

18. Lors de son deuxième voyage, Cook longeant la côte est de Grande Terre, le 4 septembre 1774 l'enseigne de vaisseau Colnett signale "terre à tribord". Cook est considéré comme le découvreur blanc de la Nouvelle Calédonie. Plus tard, poursuivant sa route plein sud vers la Nouvelle Zélande où il franchira pour la seconde fois le Canal de la Reine Charlotte d'ouest en est, il sera dans les parages de l'Ile des Pins. Ce sont ensuite La Pérouse, qui, en 1788, avant de sombrer aux Salomon, aurait effectué une première reconnaissance de la côte ouest, effectuée en 1791 par d'Entrecasteaux, lors de son expédition à la recherche de La Pérouse. D'Entrecasteaux, dans son cabotage, aurait mouillé aux Iles Loyauté, don la découverte et la cartographie sont cependant attribuées à Dumont d'Urville, en 1827.

19. La Nouvelle-Calédonie possède le plus grand ensemble corallien au monde, d'une longueur de 1'600 km. Il délimite un ensemble de lagons s'étendant sur 24'000 km². Riches en biodiversité, d'une profondeur moyenne de 25 m., liés à la haute mer par des passes, c'est un milieu maritime privilégié, inscrit au Patrimoine mondial de l'UNESCO.

20. Le faré est l'habitation polynésienne type. Construit originellement en bambou et couvert de feuilles de palmiers ou de pandanus, il est devenu l'image type de la paillote touristique, traité à toutes les sauces, et dans divers pays.

21. Les Communards, mouvement d'extrême gauche et anarchiste, provoquent le soulèvement des Parisiens le 18 mars 1871. Des centaines sont tués au combat lors de la bataille finale du 28 mai, environ 20'000 sont exécutés. Sur 36'000 arrêtés, 7'500 seront déportés en Nouvelle-Calédonie.

22. Les tribus définissent les regroupements des terres coutumières, selon le droit coutumier en Nouvelle-Calédonie. Diverses altérations sont intervenues, sous l'influence des colonisateurs, puis de l'administration coloniale française. Le terme a subsisté, il est entretenu, voire mythifié. On ne parle donc pas de "commune" ou de "village", mais de "tribu". La pratique simultanée du droit coutumier avec l'application du droit foncier moderne est un exercice compliqué, auquel font face Kanak et Caldoches.

23. Veuve de quelques années, MLD décède en 1992. Ne pouvant plus vivre seule, elle s'est installée dans une maison de retraite. Elle opte pour une posture quasi monacale, éliminant tous objets inutiles de sa chambre. Françoise la visite assidûment. Elle conservera jusqu'aux derniers jours son esprit d'indépendance, en planquant dans sa table de chevet son paquet de Gauloises, à l'origine de sa voix basse et rocailleuse; au grand désespoir du personnel de santé de la maison.

